

Limpide Britannicus

Le Courrier
10 septembre 2008

LA BÂTIE (I) • Au Théâtre Pitoëff, Gérard Desarthe fait de la versification racinienne une rhétorique naturelle pour héros déchus.



Néron fascinant en Roi Soleil (Raoul Teuscher) convoite la belle Junie (Céline Nidegger), l'amante de son frère Britannicus. LE POCHÉ/LA BÂTIE

JULIEN LAMBERT

Au sortir de ce *Britannicus* mémorable qui ouvre la saison du Théâtre de Poche à Pitoëff et se joue aussi dans le cadre du Festival de la Bâtie de Genève, on s'extasierait à tort d'avoir juste réentendu les chatolements du vers racinien, genre ingrat à révéler dans toute sa sève.

L'entrée en matière rigoureuse peut même inspirer un respect intimidé. Dans la sévérité d'un décor en escalier, Pascale Vachoux est monacale dans son drapé de vestale. Véronique Mermoud a la gravité d'une Sarah Bernhard, pythie inspirée en Agrippine, mère d'un despote dont elle perd le contrôle. Néron, dit-on, a enlevé l'amante de son frère rival Britannicus. Son entrée en Roi Soleil fait sensation.

Rhétorique de luxe

Sous le masque, Raoul Teuscher porte les traits ravagés d'un homme marqué par la vie, la jaunisse morbide d'une folie amoureuse et non fadement tyrannique. Son ton allie la nervosité maniaque, l'éclat d'une noirceur proclamée à l'aisance

troublante d'un dictateur oisif en son fief. Dans ses discours grandiloquents reluit la nonchalance des grands acteurs du passé. Sa folie entrouvre une faille et fait de la tyrannie une faiblesse humaine.

Desarthe évite donc de satiriser encore une autocratie dangereuse et pitoyable. Il préfère s'engager dans le gouffre tragique: la jalousie qui affaisse ou fait virer au ridicule des personnages encore campés sur une noblesse déclinante.

Sa direction manifeste cette duplicité jusque dans les moindres angles du texte. Ciselé dans ses contours chuintants et ses creux sourds, le vers est une rhétorique de luxe portée en avant par des élans d'oralité distillés. Dans l'hypocrisie des argumentations, Racine tutoie Molière quand Desarthe réalise l'exploit de le rendre drôle.

Il s'autorise même à sacrifier dans une diction équivalente le sens superflu des passages historiques, pour faire sonner la rythmique langagière qui sous-tend les rapports bileux du tyran et de sa mère. Dans un rôle

facilement accaparant, Véronique Mermoud met sa stature antique à sa place dans l'échiquier, entre puissance et affliction d'une victime de prestige. Ce *Britannicus* n'a rien d'un étalage d'individualités.

Chaque duo réinvente la donne sur une nouvelle complémentarité des valeurs. Olivier Perez, en Britannicus romantique un peu dérisoire face aux ténors, sert généreusement l'oxymore devant Néron, monarque opulent frustré de passion par le paria amoureux. Devant Britannicus qui se démène, le monarque est superbe, affalé dans une flaque de tissu et de lumière rouge.

Le tandem Agrippine-Burhus entre noblesse vaincue et rudesse bienveillante fait du conseiller de Néron tout sauf un auxiliaire sacrifié. La chaleur de voix incomparable de Christian Grégori le distingue encore de son alter ego trop évident, Narcisse campé par un Michel Kullmann en agent double maléfique. Junie touchante dans le double jeu quand elle cherche à cacher un amour qu'elle exhale par tous

ses pores, Céline Nidegger se drape même de grandeur sur un proscénium intelligemment réservé à sa mise à nu, plutôt qu'aux illustres tirades.

L'essentiel en silence

Fascinant alchimiste de sa distribution, obsédé par l'à-propos du moindre jet de drapé, Desarthe aura su gonfler de couleurs la minutie dramaturgique d'un Chéreau. Unissant intelligence scénique et littéraire, il met en valeur non les coups de théâtre qui accomplissent l'avènement de la barbarie romaine, mais les basculements décisifs du drame. Ils se distinguent par de rares parenthèses prises sur le texte, silences où Néron assied trompeusement sa mère sur un trône qu'elle découvre inconfortable. Quand elle se lève en deux temps de ce strapontin abandonné avant le noir final, Agrippine a vieilli en quelques stances, dernier détail qui dit tout de la vie après la tragédie. I

Au Théâtre Pitoëff, rue de Carouge 52, Genève. Jusqu'au 28 sept., rés: ☎ 022 310 37 59 (jusqu'au 13 sept. dans le cadre de la Bâtie, ☎ 022 738 19 19).

Critique: «Britannicus»

Tragédie à l'étroit dans son écrin

Marie-Pierre Genecand

«Comment trouver la souplesse et la fluidité de l'alexandrin?» s'interrogeait Gérard Desarthe, metteur en scène français, au moment d'entamer les répétitions de *Britannicus*. Peut-être en cherchant le feu du sens et des sentiments sous la glace de la forme à douze pieds? Soit exactement le contraire de sa proposition à l'affiche du Théâtre Pitoëff, à Genève, sous l'égide du Poche.

À l'étroit dans un écrin chic, figés dans des poses hiératiques, ses comédiens semblent résister à tous les mouvements de l'âme contenus dans les échanges pourtant animés du texte racinien. Seul Raoul Teuscher trouve le ton de son Néron. Il invente, se laisse inspirer par ce que lui souffle ce souverain veule, influençable et sanguinaire. Les autres récitent, scolaires.

Ce n'est pas une histoire de mode. Il ne s'agit pas, bien sûr, de sauter en scène comme un cabri pour montrer que les classiques ont du ressort aujourd'hui. On peut trouver dans la sobriété le tremblement de la tragédie. Mais ce *Britannicus* est simplement aplati, sans vertige, sans vie. Il ennue.

On n'y découvre pas, par exemple, les inquiétudes d'Agrippine. La mère de Néron a comploté pour placer son fils sur le trône et voilà que l'ingrat se soustrait à son autorité. Pire, le souverain pourrait bien la supprimer. Dans ce personnage, Véronique Mermoud est révoltée, digne, mais ne dit rien de la fragilité angoissée de celle qui se sait menacée. Pourtant, la comédienne qui arpente les scènes depuis trente ans sait conjuguer l'expression de plusieurs vérités. Mais ici, on ne sent pas le combat entre la mère qui veut encore raisonner le fils adoré et la stratège qui doit riposter.

Une timidité de ton que l'on retrouve dans toutes les partitions. Dès lors, on apprécie les facéties un peu cabotines de Raoul Teuscher. Cette manière de shooter la traîne de Junie quand elle lui résiste. Ces pas de danse baroque quand il apparaît en Roi-Soleil. Cette face lasse quand on lui demande d'adopter un parti. Il se rêve conquérant, mais se sait inconstant. Et le comédien, dessous, s'amuse à traduire ce double mouvement. Ce n'est pas encore de la tragédie, mais c'est déjà, au moins, du théâtre vivant.

Britannicus, jusqu'au 28 septembre, au Théâtre Pitoëff, à Genève, Théâtre Le Poche, 022/310 37 59, www.lepoche.ch, 2h

Le Temps / Sortir
10.09.2008

Théâtre

Genève

Britannicus

«Peut-on dire une tragédie de Racine sans la déclamer?», «Ces grands textes nous parlent-ils encore?» Lorsque le metteur en scène français Gérard Desarthe a commencé à travailler Britannicus, il a d'abord douté. Mais très vite, la réponse s'est imposée: plus qu'une tragédie sur la jalousie, - sentiment qui saisit Néron lorsqu'il voit l'amour que Junie porte à Britannicus -, ce texte de la maturité traite des vertiges du pouvoir. Aux côtés de Véronique Mermoud (Agrippine), Olivier Perez (Britannicus) et Céline Nidegger (Junie), c'est Raoul Teuscher, comédien romand au timbre de voix et au regard troublants, qui incarne Néron. Malheureusement, sur la scène Pitoëff où s'est transporté Le Poche, le résultat est loin de traduire le raz de marée qui transforme le jeune souverain apprécié de tous en un tyran sanguinaire. Le jeu des comédiens, figé et sans vie, manque de relief et on cherche en vain les mouvements de l'âme dans cette version plate, plaquée de la tragédie. Seul Raoul Teuscher apporte un peu de son univers et crée, dans cette traversée sans histoire, quelques trous d'air. Sinon, pas de vertige, pas de gouffre. Et sans plongeon, impossible de sentir la chute de Néron. *MPG*

**Théâtre Pitoëff, rue de Carouge 52.
Di à 17h, me-je sa à 19h, lu ve à 20h30
jusqu'au 28 septembre. (Loc. 022/
310 37 59, www.lepoche.ch).**

Klassische Täuschungen

Racines «Britannicus» am Genfer Festival de la Bâtie

Schon der Titel des Stücks ist irreführend. Denn wie auch die Genfer Inszenierung von Gérard Desarthe ganz deutlich macht: Mittelpunkt der Tragödie von Racine ist nicht die Titelfigur des jungen Britannicus, sondern sein Halbbruder, der als Intrigant, Brandstifter und erster Christenverfolger berüchtigte römische Kaiser Nero. Das Bühnenbild (Alain Merlaud) setzt hier eindeutige Akzente: klare vertikale Linien, «klassisch» anmutende Treppenstufen, hohe quadratische Säulen; das alles gehalten in diskretem Schiefergrau, vor dem sich die immer wieder in gigantischen Schatten spiegelnden Figurationen – für die bemerkenswerte Beleuchtung zeichnet Michel Beuchat – wie grelle Zeichen auf einer dunklen Wandtafel abheben, oder, vor allem wenn die stellenweise an hochdramatische Momente bei Béla Bartók erinnernde Bühnenmusik (Ton und Musik: Jean Favarel) die Kontraste noch unterstreicht: wie eine streng symmetrische Partitur sparsam bewegter, archaischer Akkorde.

Im Zentrum der Macht

Nichts ist hier schnell oder flüchtig. Das räumlich symbolische Zentrum des Geschehens bildet der Thron des Tyrannen: ein LC2-Chrom-Sessel von Le Corbusier, die klassisch-moderne Variante komfortabler Machtgestaltung. Um diesen Sessel, die leere oder zeitweise – von Nero oder seiner Mutter Agrippina – besetzte Stelle der Macht, kreisen alle Figuren. Auch bei den Kostümen (Brigitte Faur-Perdigus) optiert die Inszenierung für eine subtile Mischung aus Klassik und Moderne. Vor allem für die männlichen Figuren gilt die Regel: je toller und unbeherrschter die Person, desto exzentrischer die Kostümierung; und so reicht die Palette vom eleganten Smoking des Beraters Narziss (durchaus variationsreich in dieser eher steifbeinigen Rolle: Michel Kullmann) bis zu Neros schrillen Gewändern, welcher golden maskiert oder in blutroter Toga den barocken Paradiesvogel mimt. Schon der erste Auftritt – Nero als Sonnenkönig: tänzelnd, nach Beifall heischend – macht klar: Hier kommt ein Star, einer,

der alles will und sich alles erlaubt, der automatisch die Blicke auf sich zieht. Ihm allein gilt von nun an die Sorge, die Angst und die Hoffnung.

Doch von der Aura eines Pop-Stars ist Nero, bei allem Getänzel und Getue, natürlich weit entfernt. Denn über allem weht und wacht das melodische Auf und Ab des gereimten Alexandriners. Mit «Britannicus» wollte Racine an den Erfolg von «Andromaque» anknüpfen und den Vorwurf seiner Gegner, er interessiere sich zu wenig für moralische Belange, entkräften. Das Stück sollte beweisen, dass Racine ein ernstzunehmender Rivale des älteren, bei Hofe längst etablierten Corneille sei. Racine wollte zeigen, dass er es nicht nur meisterlich verstand, Leidenschaften und zwischenmenschlichen Verstrickungen eine neue, lebendige Sprache zu verleihen, sondern ebenso in der Lage war, einen historischen Stoff in heroischer Manier zu bearbeiten.

Familiärer Wahnsinn

Doch auch der hohe Ton täuscht, hier wird nichts im deklamatorischen, bei Corneille oft pompösen Pathos stilisiert oder verklärt, hier geht es auf direkte, fast schon intime Weise um die niedrigsten, ja kindlich primitivsten Antriebe im Menschen. Und so entpuppt sich die politisch historische Tragödie über den Aufstieg eines Tyrannen als Kammerstück über den ganz ordinären familiären Wahnsinn, dem hier im Kontext des römischen Kaiserreichs bzw. des französischen Absolutismus freilich kaum noch zivilisatorische Schranken gesetzt sind. Hier darf hemmungslos gewütet, getobt, geheuchelt und gemeuchelt werden. Eifersucht, Egozentrik, Eitelkeit und Hass sind die stärksten Antriebe: der Tyrann als gekränktes Muttersöhnchen, dem auch die schlimmsten, verbrecherischsten Mittel wie Menschenraub und Brudermord recht und billig sind, sein Ego und seine Eigenständigkeit unter Beweis zu stellen, auch wenn er sich aus dem Bann seiner emotionalen Abhängigkeit nicht lösen kann.

In Genf, und das ist ein Pluspunkt der Aufführung, werden diese groben, wuchtigen Affek-



Nero als Sonnenkönig (Raoul Teuscher) und Junie (Céline Nidegger), Britannicus' Geliebte. DOROTHEE THEBERT

te, deren Pathos dem heutigen Publikum befremdlich erscheinen mag, durch spielerische Einfälle vermittelt, die stellenweise an choreografische Effekte des Kasperltheaters erinnern: Nero hat zwei Berater, den intriganten Einflüsterer Narziss und den tugendhaften Burrhus. Kommt der eine von links, erscheint der andere von rechts. Kaum ist dieser abgetreten, betritt der zweite wieder die Bühne. Und Nero, ganz unreifer, launischer Herrscher, schwankt, weint, brüllt und hört immer auf den Rat dessen, der zuletzt bei ihm war.

Diese Spannungen, das Mit- und Gegeneinander von Klassik und Moderne, von Pathos und Spiel, von gebundener Sprache und entfesselter Emotion, macht den besonderen Reiz dieser Inszenierung aus. Die strenge Form der Sprache bändigt das Unmässige der Affekte, und es liegt ganz im Können der Schauspieler, diese Dialektik

produktiv zu machen oder nicht. Véronique Mer-moud (Agrippina) und Raoul Teuscher (Nero) gelingt das Kunststück immer wieder. Hier wird die Spannung aus Wahnsinn und Beherrschung zum Leitmotiv der schauspielerischen Darbietung. Einige Kollegen hingegen geraten immer wieder an den Rand des deklamatorischen Leerlaufs oder des steifen, statuenhaften Auf-sagens, ganz, als habe der klassizistische Marmor letztlich doch nichts mehr zu sagen, wenn er – mit Mühe – seine ungelenken Lippen bewegt.

Die Inszenierung des Genfer Théâtre de Poche – sie hatte im Rahmen des Bâtie-Festivals ihre Premiere – geht ab Oktober auf Tournee. Stationen sind das Lausanner Théâtre de Vidy, das Théâtre des Ossees in Freiburg, jeweils ein Gastspiel in Yverdon, Vevey und Basel, bevor sie dann im November in Paris zu sehen ist.

Sabine Haupt

Un « Britannicus » figé dans le temps

Le metteur en scène français Gérard Desarthe parvient à rendre digestes les tournures alambiquées de Racine. Sans pour autant susciter l'enthousiasme.

RÉPERTOIRE Quand on interroge Gérard Desarthe sur son désir de monter un texte classique, l'homme de théâtre répond «avoir besoin, de temps en temps, de se mettre en danger». On perçoit effectivement bien, dans cette création, le défi que représente la langue racinienne pour un metteur en scène et ses comédiens. Comment la faire entendre, aujourd'hui, par-delà ses alexandrins, sa musicalité et ses tournures alambiquées.

De ce point de vue-là, ce *Britannicus* est une réussite. Gérard Desarthe a su césurer le texte au maximum, lui apportant respirations et clarté, pour un phrasé plus «parlé». Au-delà du défi, cette création ne suscite cependant guère l'enthousiasme. Le récit de cet empereur tyrannique, prêt à tuer son frère et sa mère pour détenir seul le pouvoir mais aussi l'objet de ses désirs, semble avoir décidément mal

vieilli. L'intrigue se déroule avec une implacabilité funeste, et pourtant, elle ne parvient pas à captiver. Le parti pris de la sobriété, avec un décor tout en blocs noirs, renforce encore cette impression de «classièrité». Trop net, trop lisse, le plateau ne laisse guère de place pour la violence et la passion. Reste cependant la magnifique interprétation de Raoul Teuscher dans le rôle de Néron, sur une idée non moins subtile du metteur en scène: représenter le tyran comme un gamin capricieux et «criseux», qui n'arrive pas à se départir des jupes de sa mère. En ressortent quelques scènes des plus piquantes, qui ne parviennent cependant pas à «réveiller» l'ensemble. L'âme politique de *Britannicus* s'est, semble-t-il, perdue dans le temps. ◊

ANNE-SYLVIE SPRENGER

Genève, Théâtre Le Poche. (Exceptionnellement au Théâtre Pitoëff). Jusqu'au 28 septembre. Rens. 022 310 37 59.

RAOUL TEUSCHER ET CÉLINE NIDEGGER Un tyran captif des jupes de sa mère.



Du quotidien à la tragédie

Valérie Bory, Lausanne
Journaliste

« Je m'appelle Clyde. J'ai déjà joué Jésus, Mowgli et beaucoup d'animaux sauvages. Je suis né en Inde, ma mère m'a abandonné dans un orphelinat parce qu'elle était très pauvre. A Noël, j'ai joué mon premier rôle à l'orphelinat : le petit Jésus. Un rôle muet mais très important. J'ai été proposé à l'adoption internationale parce que j'avais un petit trou au cœur. Mes parents suisses m'ont découvert grâce à cette photo. » La photo de l'orphelinat s'inscrit sur un grand écran. Emotion et poésie.

Neuf enfants, entre 6 et 14 ans, jouent ainsi leur quotidien d'« expatriés » par les hasards de la vie ou parce que leurs parents travaillent dans des multinationales de la région lémanique. Ils changent souvent de pays avec leurs familles. Ils vont dans des écoles internationales. Celle de Lausanne, ville où ces gosses vivent après avoir déjà pas mal boursinué, a été pour eux le creuset de quelques années de scolarisation.

Rôlés dans un *workshop* imaginé par Lola Arias et le Lucernois Stefan Kaegi, ils ont été retenus parmi une vingtaine d'enfants qu'on nomme pluriculturels. Ils ont créé un groupe de rock et interprètent leurs chansons sur scène. Ils parlent de leurs utopies, rêvent d'inventer une maison portable ou de coloniser Mars. Aline raconte la guerre d'Angola avec une mappemonde et de vrais escargots, qu'elle fait glisser sur la surface du globe. Le père d'Aline est portugais,

Blanc et a dû fuir l'Angola avec sa famille. Le père de Sarah, Noir, Angolais, était chef d'armée.

Subtil. Sans aucun mot idéologique, on est avec Kaegi au-delà des clichés politiques bons/méchants, comme dans ses précédents spectacles, *Mnemopark* et *Cargo Sofia*, des « performances » dont le cœur est toujours la réalité mondialisée. Un dispositif multimédia très sophistiqué, pour un spectacle si original que les places se sont arrachées au récent festival d'Avignon, explique *Le Monde*.

Sur la scène du Théâtre Pitoëff, à Genève, a été créé le 8 septembre un saisissant *Britannicus*, mis en scène par Gérard Desarthe. D'entrée, règne le noir sur scène. En noir Agrippine, la mère de Néron, en noir Burrhus, conseiller militaire de Néron, en noir Britannicus, fils du deuxième époux d'Agrippine (Claudius), donc demi-frère de Néron ; un Britannicus écarté du trône par Agrippine au profit de son fils d'un premier lit, Néron. En noir aussi le filandreur Narcisse, espion de Néron auprès de Britannicus, jeune et inexpérimenté.

La scénographie est toute de verticalité (les piliers), comme le pouvoir absolu du tyran, et d'horizontalité (les marches), comme le peuple soumis ou comme la tombe où finiront ceux qui font ombrage à Néron. Un fauteuil intemporel du Corbusier figure le trône.

Cette équation étant posée, en noir, comme le mal absolu (Néron), la démonstration de Racine peut commencer, dans la rigueur des alexandrins - pas un mot de trop, pas un de moins - et selon la loi de la tragédie classique. En cinq actes, Néron, mis par sa mère sur le trône et qui règne à travers elle dont le crédit à Rome est considérable, devient un monstre.

D'emblée, quand le rideau s'ouvre, Agrippine, la mère toute-puissante au tournant de sa disgrâce, expose la situation. Après quelques années de règne, Néron (fantastique Raoul Teuscher, suave et excessif) montre sa nature, celle d'un homme sans scrupules qui tue dans l'œuf toute velléité d'opposition à son pouvoir absolu. Un pouvoir aiguisé par sa peur du coup d'Etat (personnifié par Pallas et des membres du Sénat, prêts à se mettre du côté de Britannicus), par ses caprices (il fait enlever Junie, la fiancée de son demi-frère Britannicus, et ré-

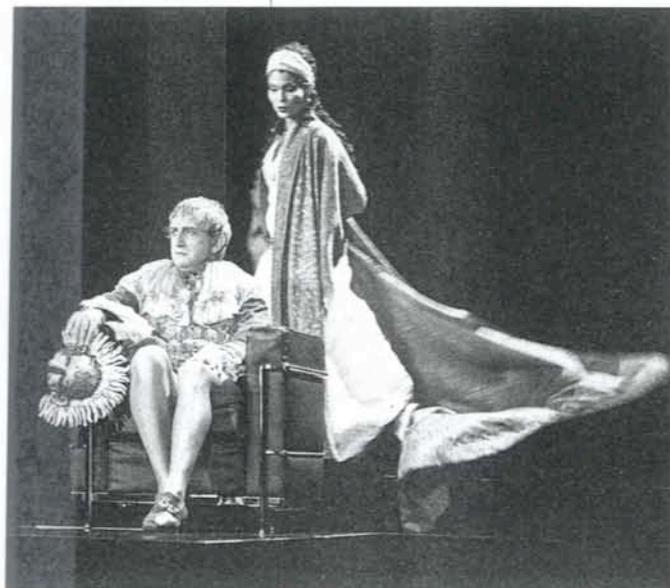
pudie sa femme, la soumise Octavie), et par sa cruauté, moteur de la crainte qu'il inspire. Néron détruit ce qu'il ne peut obtenir, aidé par le fourbe Narcisse.

Agrippine souffre d'être écartée, orchestre son retour sur la scène et échoue. Lutte de pouvoir, donc, entre deux carnassiers, sur fond d'inceste refoulé. Agrippine dira, lorsque Néron voudra remplacer Octavie, l'épouse choisie par elle, par Junie : « C'est à moi qu'on donne une rivale », éclairant ainsi le couple mère-fils.

Lutte entre les forts et les faibles (l'opposition Néron/Britannicus), entre l'honnêteté (Burrhus) et la fourberie (Narcisse). « J'ai choisi Burrhus pour opposer un honnête homme à cette peste de Cour », écrivait Racine. Junie dénonce d'emblée les intrigues et compromissions de la Cour de Néron. « Dans cette Cour, si j'ose dire, combien tout ce qu'on dit est loin de ce qu'on pense. Que la bouche et le cœur sont peu d'intelligence ! Avec combien de joie on y trahit sa foi. » C'est une pure qui, protégée par le peuple, s'enfuira et se dédiera au Temple des vestales après cette journée barbare. Britannicus, lui, sera empoisonné par Narcisse sur l'ordre de Néron, Agrippine prédira sa fin tragique et Narcisse sera tué par la foule.

Couleurs et intelligence des costumes - pâles et clairs pour Junie et Albine, complet ébène pour les hommes, avec un drapé au bras rappelant la toge. Le côté « histrionnesque » de Néron se traduit dans une scène par un pourpoint baroque du XVII^e siècle ! Les actes sont ponctués par un gong, indiquant l'inexorable progression de la tragédie.

Néron et Junie,
dans « Britannicus »



V. B.

A Vidy, le drame glaçant de *Britannicus*

TRAGÉDIE

La pièce de Racine déchiffrée avec honnêteté et rigueur à Lausanne par le metteur en scène Gérard Desarthe. Critique.

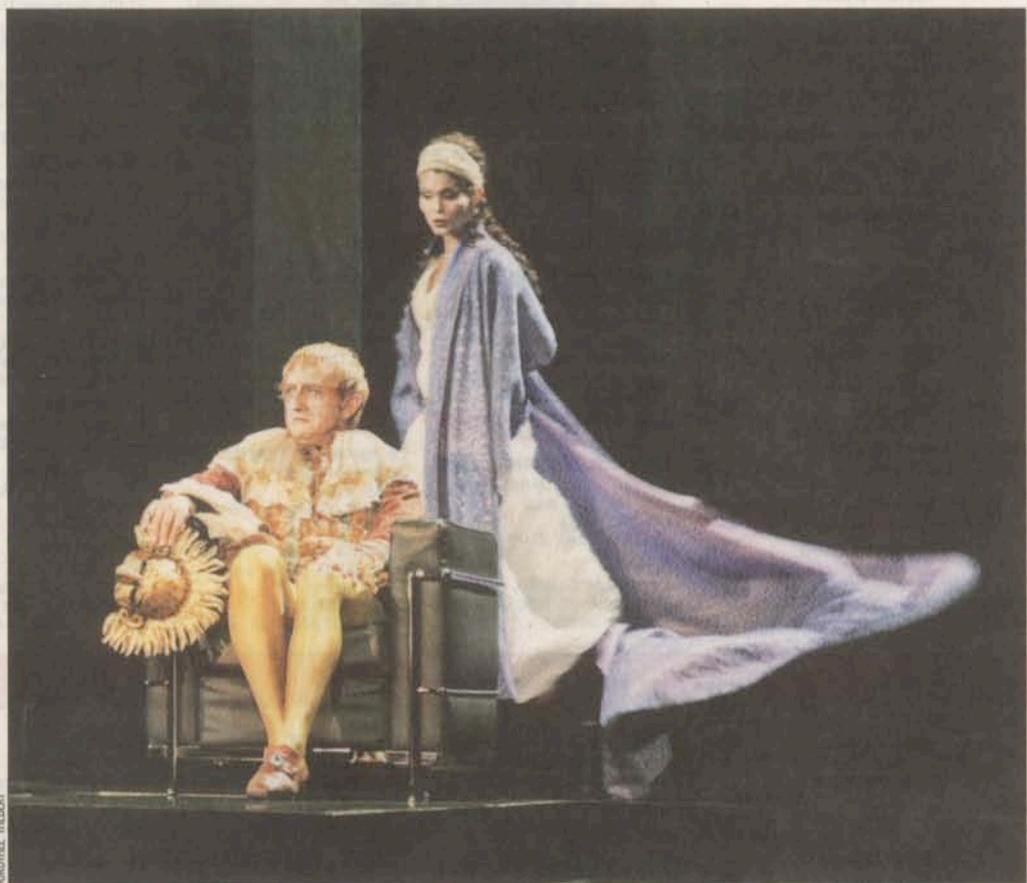
JEAN-LOUIS KUFFER

On peut revoir *Britannicus* pour la énième fois: c'est chaque fois un choc, chaque fois une surprise, chaque fois une redécouverte correspondant autant à l'interprétation proposée qu'à sa propre perception, du collégien au spectateur chenu. Condition préalable toutefois: que le texte soit là. Cela paraît aller de soi, et pourtant nous avons connu, plusieurs décennies durant, des approches des «classiques» où, trop souvent, le génie présumé du metteur en scène se substituait à celui de l'auteur. «Relectures» parfois intéressantes, mais souvent abscones ou distortues, jouant «contre» la pièce.

Au service de l'œuvre

Or c'est, sans conformisme au demeurant, «pour» *Britannicus*, l'exposé de ses thèmes majeurs (les jeux du pouvoir et de l'envie, entremêlant politique, drame œdipien et rivalité fraternelle, notamment), que roule Gérard Desarthe dans la présente mise en scène, claire quoique très fouillée, qui restitue des aspects souvent inaperçus des personnages.

Imposante mais sans lourdeur, la scénographie d'Alain Merlaud (avec la lumière de Michel Beuchat et les ponctuations sonores de Jean Faravel) fixe la solennité de la tragédie qui se prépare, dans la même épure stylisée que figurent les costumes de Brigitte Faur-Perdigou. Pénombre glaçante pour l'ensemble, bientôt



DOONÉE HÉBERT

FORCE *Britannicus* peut varier selon le poids donné à ses personnages. Ici, la balance est parfaite, par exemple entre Néron (Raoul Teuscher) et June (Céline Nidegger).

chauffée au rouge par les passions.

Britannicus peut varier selon le poids donné à ses personnages. Ici, la balance est parfaite entre une formidable Agrippine (Véronique Mermoud, très impressionnante), un Néron (Raoul Teuscher, non moins inspiré dans sa montée en puissance) narcissique et criseux qu'on voit basculer dans la folie tyrannique, le sage Burrhus (Christian Grégori) et l'insidieux Narcisse (Michel Kullman), figure véritable-

ment satanique de traître en contraste absolu avec les jeunes gens purs et droits que représentent June (Céline Nidegger, d'une grâce émouvante) et Britannicus (Olivier Perez), d'abord fragile et gagnant lui aussi en puissance en face de Néron.

Tout *Britannicus* y est-il? Peut-être pas, notamment du point de vue de l'émotion, mais l'essentiel est là. La touche «baroque» donnée au Néron du début ne pêche-t-elle pas par maniérisme? Clin d'œil à la cour du

Roi-Soleil, elle fait au contraire ressortir le passage aux choses sérieuses. Parfois pénible, le débit de l'alexandrin passe ici quasi inaperçu: le «chef d'orchestre», autant que ses interprètes, rejoignent un Racine sublimant tous les artifices de la versification par le naturel...

Théâtre de Vidy, jusqu'à dimanche. Les me-je-sa à 19 h. Le ve à 20 h 30. Le di à 17 h 30. Relâche lu. Durée: 2 h. Rés.: 021 619 45 45 et www.vidy.ch.

La Gruyère du 16 octobre 2008

«BRITANNICUS» À GIVISIEZ

L'art de redécouvrir les vers

Le Théâtre des Osses, à Givisiez, accueille «*Britannicus*», de Racine. La mise en scène de Gérard Desarthe mise sur le dépouillement et la redécouverte de vers limpides. L'histoire de la naissance du tyran Néron est portée par une distribution épatante.



Dorothee Thébert

Raoul Teuscher et Véronique Mermoud interprètent avec maestria Néron et sa mère Agrippine

■ L'avantage avec les classiques, c'est qu'on peut les lire et les relire, les voir et les revoir, avec à chaque fois de nouvelles surprises. Encore faut-il que la mise en scène respecte le texte, qu'elle n'entre pas en confrontation avec lui. *Britannicus*, de Racine, que le Théâtre des Osses, à Givisiez, accueille dès samedi et jusqu'au 2 novembre, est à cet égard exemplaire.

Le metteur en scène Gérard Desarthe (l'un des grands noms du théâtre français contemporain) a opté pour le dépouillement, l'absence d'artifice. Le travail effectué par les comédiens se révèle éblouissant: tous sont entrés au cœur du texte, sans emphase ni afféterie. Résultat: les vers de Racine coulent avec une limpidité que l'on ne trouve que rarement sur les scènes actuelles. Dans ce décor noir (un noir de cendres, comme pour évoquer le futur incendie de Rome) et ces lumières magnifiques, cette genèse du Néron sanguinaire paraît plus claire que jamais.

Redécouvrir ainsi *Britannicus* (que Racine a écrit à 30 ans en 1669), c'est aussi se rendre compte de la pérennité des sentiments et des passions qui nous sont présentés. Comme l'explique Gérard Desarthe: «Je souhaite faire entendre ces voix que l'on dit loin de nous, mais qui s'avèrent également très parlantes aujourd'hui.»

L'âme humaine, si complexe

Ce que raconte Racine, c'est la prise de pouvoir de Néron, l'avènement de la barbarie à Rome. Le jeune empereur se dégage du joug de sa mère, Agrippine, enlève la belle Junie, amoureuse de Britannicus. Il n'hésitera pas à empoisonner ce dernier, son frère par adoption.

Jalousie, vengeance, ambition, orgueil, trahison, haine et amour: la tragédie est un tourbillon de sentiments et de passions, une exploration sans concession de l'âme humaine dans toute sa complexité.

Le tout dans une langue qui n'a rien perdu de sa pureté et dont on se délecte. Une langue qui claque («Heureux ou malheureux, il suffit qu'on me craigne») ou ravit par sa puissance poétique («Et tandis qu'à mes yeux on le pleure, on l'adore / Fais-lui payer bien cher un bonheur qu'il ignore»).

Duo magnifique

Coproduite par Le Poche (Genève), Vidy (Lausanne, où elle était présentée la semaine dernière) et Les Osses, cette version de *Britannicus* bénéficie d'une distribution remarquable. En premier lieu le couple mère-fils, Véronique Mermoud est magistrale, pleine de finesse, en Agrippine, tour à tour rageuse, manipulatrice et, malgré tout, mère aimante. Même si elle devine le destin despotique de son fils: «Et ton nom paraîtra, dans la race future / Aux plus cruels tyrans une cruelle injure».

Quant à Raoul Teuscher, il impressionne, lui aussi, dans sa manière d'aborder la folie de Néron, par ses modulations de la voix, par quelques gestes, par un pas de danse. Du grand art, au service d'un grand *Britannicus*, serré au plus près, affiné au plus juste.

Eric Bulliard

Givisiez, Théâtre des Osses, les 18, 19, 23, 24, 25, 26, 28, 29, 30 et 31 octobre, 1^{er} et 2 novembre. Mardi, mercredi et jeudi, 19 h, vendredi et samedi, 20 h, dimanche, 17 h. Réservations: 026 469 70 00 ou www.theatreosses.ch

«Si Racine est dépassé, j'arrête»

THÉÂTRE DES OSSES • Le centre dramatique accueille à Givisiez une pièce classique de Racine, «*Britannicus*». Le comédien lausannois Raoul Teuscher incarne le tyran Néron.

ÉLISABETH HAAS

La naissance d'un tyran. Dans la pièce «*Britannicus*», Racine raconte comment le jeune empereur Néron découvre son pouvoir de vie et de mort sur Rome, donc sur le monde entier, usurpé par son entourage. Cette prise de conscience est fulgurante et brutale: Britannicus, Junie, Agrippine vont payer de leur vie. La mort rôde à chaque réplique, mais Racine retient l'action pour montrer plus implacablement les rouages de l'ambition et de la lutte pour le pouvoir.

Son théâtre tend le fil de l'angoisse du premier vers au dernier. La musique régulière de ses alexandrins exacerbe cette tension qui ne retombe qu'au moment de l'ultime crime. C'est cette langue qu'aime Raoul Teuscher, le comédien lausannois qui incarne Néron dans la nouvelle mise en scène de Gérard Desarthe. Raoul Teuscher fait partie d'une très belle distribution – Véronique Mermoud, Céline Nidegger, Pascale Vachoux, Olivier Perez, Christian Grégori, Michel Kullmann – qui joue au Théâtre des Osses, à Givisiez, dès ce samedi, après avoir illuminé Genève et Lausanne, dans une coproduction du Poche, de Vidy et des Osses.

Faut-il un jeu déclamatoire pour interpréter Racine?

Raoul Teuscher: – Oui si c'est assumé, sans aller vers une diction à l'ancienne. Sans une certaine tenue de la langue, ça ne marche pas. Le théâtre de Racine est un théâtre de langage. Chez Shakespeare, il y a au moins des actions. Là, il n'y a que du texte. Les personnages se parlent en alexandrins, conçoivent une rhétorique; même au milieu des tourments et des émotions les plus dévorantes, ils continuent à développer une argumentation, sur des répliques extrêmement longues.

Comment Gérard Desarthe approche-t-il l'alexandrin?



La Liberté 16 octobre 2008

«Le théâtre de Racine est un théâtre de langage»: Raoul Teuscher, dans le rôle de Néron. DOROTHÉE THÉBERT

Avec lui, on a travaillé sur la structure du vers et sur la poétique de Racine. On a travaillé sur une partition extrêmement précise, qui respecte le vers, les hémistiches, les fins de sens, et qui met le vers en tension. Si Racine a fait autant d'incises, d'inversions, c'est pour créer une tension à l'intérieur du vers, entre les procédés poétiques et la syntaxe. On n'a pas à résoudre cette tension. Souvent on échappe à la déclamation en ne respectant pas la structure du vers. Là, je crois que l'on rend le vers intelligible tout en s'appuyant sur sa structure.

Qu'est-ce qu'on perdrait à ne pas faire ce travail sur le texte?

J'aime bien prendre l'exemple de «*Le corbeau et le renard*»: «*Maître corbeau sur un arbre perché*». C'est quoi, un arbre perché? C'est Maître corbeau qui est perché sur un arbre. Si on inverse des mots dans la phrase, le cerveau remet automatiquement les choses dans

l'ordre. Il en subsiste des traces, des marques. Quand je parle à Narcisse: «*Sur les pas des tyrans veux-tu que je m'engage*», l'ordre voudrait qu'on dise «*Veux-tu que je m'engage sur les pas des tyrans*». Mais l'inversion redouble l'accent tonique sur le mot tyrans.

A vous entendre, c'est un sommet pour un comédien de dire des alexandrins raciniens...

J'ai joué Néron il y a vingt ans sur le grand plateau de Vidy pour mon concours de sortie du Conservatoire. Quand on m'a proposé Oreste, d'«*Andromaque*», rien que pour jouer la dernière réplique: «*Pour qui sont ces serpents qui sifflent sur vos têtes*», j'aurais payé! Je ne dirais pas ça de toutes les pièces. On me dit: «*Mais c'est difficile!*» Si c'est facile, c'est beaucoup moins amusant!

Comment voyez-vous Néron?

C'est quelqu'un d'autoritaire, de brutal, d'égoïste. Il pourrait

avoir tout le pouvoir du monde s'il n'avait pas autour de lui des courtisans. Il ne détient aucune règle, on lui impose la femme qu'il doit aimer, on lui dit comment il doit régner: c'est insupportable, quand on est censé être un Dieu vivant! A un moment donné, il décide de se révolter contre tous ceux qui le tiennent enchaîné. Souvent on le voit comme Calimero, un peu timide, trouvant des moyens par en dessous, faible. Mais la pièce ne le permet pas. Parce qu'elle parle d'un monstre. On ne peut pas faire la trajectoire d'un personnage qui va dévoiler sa cruauté tout au long de la pièce, il n'y a pas une scène où Néron se révèle, on a tout de suite accès au tyran.

Pourquoi Néron craint-il sa mère?

On pourrait entrer dans des profondeurs psychanalytiques, mais je ne suis pas sûr qu'il y ait ça chez Racine. Elle l'utilise comme un outil. Elle est prête à le faire tuer, à le dénoncer à l'ar-

mée, à mettre Britannicus sur le trône à sa place, plutôt que de le voir régner seul sans elle. Elle ne supporte pas de perdre le pouvoir. Si Néron veut régner, il est obligé de se débarrasser de ses soutiens.

Qui pourrait être Néron aujourd'hui?

Il n'y a pas d'équivalent. D'autant que je ne joue pas tellement Néron. Plus que le personnage de Néron, je joue la langue de Racine. Si l'art n'est pas immortel, s'il y a du progrès dans l'art, si Racine c'est dépassé, j'arrête. Qu'est-ce qui nous émeut dans les peintures rupestres préhistoriques? C'est qu'on y trouve de l'humanité, qui nous touche. Je crois que l'humanité se trouve très fort chez Racine. C'est ce qu'il a su mettre dans un personnage comme Néron, malgré tout. |

> Sa 20 h, di 17 h Givisiez
Théâtre des Osses. Aussi les 23, 24, 25, 26, 28, 29, 31 oct., 1^{er} et 2 nov.



CRITIQUE

Le texte, sans distraction

«BRITANNICUS» • *Le Théâtre des Osses présente la pièce de Racine, relue par Gérard Desarthe. Une mise en scène remarquable.*

ELISABETH HAAS

Oui, préférer un décor noir, privilégier des attitudes frontales, quasi statiques, permet de mieux entendre le texte. Dans sa mise en scène de «Britannicus» de Racine, à voir au Théâtre des Osses, Gérard Desarthe évite toute distraction. Et cela fonctionne. On reconnaît, avec lui, que la langue de Racine est restée forte et qu'elle répond au besoin de revenir, au milieu d'une nécessaire et intense production contemporaine, vers des textes classiques. Après deux heures de spectacle, il faut avouer qu'on ne voit pas le temps passer. Si ce n'est une ou deux scènes où l'intensité dramatique se perd. Aujourd'hui, il est en effet beaucoup plus difficile de croire à l'amour pur et désintéressé des martyrs Junie et Britannicus qu'à la cruauté de Néron.

Gérard Desarthe prend donc le parti de mettre en scène la langue de Racine plutôt que des personnages: pour lui les rôles ne s'inscrivent pas dans une époque ou un

lieu précis, mais définissent avant tout un rapport au pouvoir. Néron apparaît «costumé» comme Louis XIV, le Roi-Soleil dont Racine a vécu le règne, parmi un entourage vêtu à la fois de drapés suggérant la toge romaine et de vestons masculins actuels. Une manière de rappeler que la langue de Racine a valeur universelle et continué de trouver un écho à notre époque. Ce choix esthétique rend le jeu des comédiens d'autant plus difficile et remarquable. Quand ils gardent la pose, quand l'essentiel est proféré, l'attention du spectateur se porte tout entière sur le visage, sur la qualité de la diction, sur la richesse des couleurs dans la voix. On comprend ainsi la nécessité du travail de précision sur l'articulation des vers raciniens. En osant un jeu déclamatoire, qui respecte la construction de l'alexandrin, Gérard Desarthe permet à la langue de Racine de retrouver la tension qui fait tout son intérêt. Quand Agrippine, la noblesse d'une grande dame, semble vouloir

réfréner la violence de son fils, ses mots la contredisent, dénoncent son avidité du pouvoir. Véronique Mermoud sait transmettre toute l'ambiguïté du personnage, qui rend l'emprise d'Agrippine d'autant plus insupportable à Néron.

En face, dans un rapport de force terrible avec sa mère, l'empereur joue de la fascination pour le personnage du tyran qui a tous les droits, manipule et ne s'en cache pas. Raoul Teuscher a de ces sourires en coin qui donnent à la fois envie de rire et de se révolter. Un autre monstre d'ailleurs le soutient, qui n'a rien à lui envier de perfidie, le Narcisse de Michel Kullmann, parfaitement posé et calculateur. En contrepois: l'humanité de Junie (Céline Nidegger), Albine (Pascale Vachoux), Burrhus (Christian Grégori) et Britannicus (Olivier Perez), acteurs d'une très belle distribution. |

Givisiez, Théâtre des Osses, 23-24-25-26-28-29-30-31 octobre, 1^{er}-2 novembre. Réservations: 026 469 70 00.



Véronique Mermoud est Agrippine, Raoul Teuscher incarne Néron. DOROTHÉE THÉBERT